



ALORS LA VIE EST BELLE



Janine Altounian

ALORS LA VIE EST BELLE

Entretien avec Michel Peterson

Le voyage au terme duquel a été réalisé cet entretien a en partie été rendu possible grâce aux fonds de la Chaire Oppenheimer en droit international public de l'Université McGill, qui accueille le projet de recherche ROBAA (*Roads of Bones and Ashes*), co-dirigé par Michel Peterson et Christian Peterson



CHAIRE HANS ET TAMAR OPPENHEIMER
EN DROIT INTERNATIONAL PUBLIC
HANS & TAMAR OPPENHEIMER CHAIR
IN PUBLIC INTERNATIONAL LAW

Photos et mise en page: Christian Peterson
Transcription : Marie Normandin et Michel Peterson

ISBN - 978-0-9938932-4-7
© TAMAM, 2016



x



AVANT-PROPOS

L'entretien qu'on va lire a été réalisé à l'hôtel Ramada Inn, près de l'aéroport Atatürk d'Istanbul, le 8 novembre 2013. Il concluait un voyage fait avec Janine Altounian et mon fils, Christian Peterson.

Le projet de Janine Altounian, comme elle l'a expliqué dans quelques conférences et textes publiés depuis, était de revenir au pays des ancêtres et, plus précisément, à Bursa, une ville du nord-ouest de l'Anatolie, d'où étaient originaires ses parents. De revenir aussi là où tout a commencé, dans le quartier qu'ils habitèrent jadis, occupé aujourd'hui par des réfugiés des Balkans, de Bosnie, de Macédoine, de Bulgarie et de Grèce.

L'entretien a pour ainsi dire été fait à chaud, deux jours après la troublante visite. Il ne s'agit pas d'un témoignage, ni d'une description réaliste de ce qui s'est passé ce jour-là. Il s'agit plutôt de la rencontre d'une absence, c'est-à-dire d'un événement qui « nous sera revenu », comme dit Marc Nichanian en reprenant Jacques Derrida, mettant en péril l'idée même d'événement.

« Nous sera revenu », à nous aussi. En accompagnant Janine Altounian dans son voyage, Christian et moi étions en effet occupés par notre propre projet : *Roads of Bones and Ashes*, un projet intermédiatique qui tente de penser les crimes de masse, la spectralité et la transmission collective et individuelle des grands traumatismes. On pourra trouver le récit de ce périple dans le second Carnet de ce projet, intitulé *Le Démon de la pureté*.

Cet entretien a donc eu lieu sur fond de constructions et de perlaborations, singulières et communes.

Au point où le nom même de Tamam, la maison d'édition qui propose aujourd'hui la parole de Janine Altounian, est venu de ce voyage, alors qu'en plaisantant, nous nous répétions souvent à tel ou tel moment : « Tamam », ce qui, en turc et en arabe, signifie « c'est le bon poids » (sur une balance par exemple), « d'accord », « ok », « c'est bon »...

Michel Peterson

ENTRETIEN

Michel Peterson : Janine Altounian, vous êtes l'auteur de nombreux ouvrages parmi lesquels on peut citer *La survivance*, *L'écriture de Freud*, *L'intraduisible* et *Mémoires du génocide arménien*, sans oublier *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie*. Ces ouvrages portent sur la transmission, les mémoires traumatiques, l'après-coup des génocides chez les sujets et dans les collectivités. nous avons cet entretien au moment où nous venons de faire ensemble, avec mon fils, un périple en Turquie, pays où vous venez pour la première fois. Nous avons passé quelques jours à Istanbul, et surtout, nous avons été à Bursa. Pouvez-vous nous dire ce qui vous a menée à Bursa et quels sont, dans l'immédiat, les effets ou les pensées qui vous viennent ?

Janine Altounian : J'ai voulu aller à Bursa parce que mes parents, mon père comme ma mère, sont originaires de cette ville et que, indépendamment de cet élément de connaissance, j'avais en mémoire les récits de ma grand-mère, les noms de lieux qui tous étaient marqués pour moi d'une sorte de nostalgie d'un pays lointain, d'un pays perdu. Je voulais donc confronter ce qui m'avait été offert et transmis à la réalité. Et je dois dire que je ne regrette pas d'être venue, car la réalité est tout autre.

J'ai d'abord trouvé, à Istanbul, comme à Bursa d'ailleurs, une modernité des villes, des grands centres, quelque chose qui est, je dirais, très loin du quartier parisien où j'habite et des petits villages de France que je connais. Il a d'abord fallu que j'évacue cette couche de modernité qui doit exister évidemment dans tous les grands centres, une couche que j'ignore car je ne voyage pas volontiers. Mais au-delà de ça, j'ai voulu aller dans les quartiers dits arméniens pour

essayer de trouver la maison de ma grand-mère dont j'avais théoriquement l'acte de propriété. J'avais aussi en tête une mention dans le récit de mon père des quatre maisons qu'ils avaient, près d'un certain pont. Quand nous sommes arrivés, avec une amie arménienne d'Istanbul – qui nous a, avec votre fils et son GPS, fort bien dirigés, parce que sinon on se serait perdus, on n'aurait pas trouvé –, j'ai été frappée par l'état d'abandon, d'extrême misère de la plupart de ces maisons, misère du quartier, quelque chose que je ne sais pas comment dire, qui ne ressemblait absolument pas à ce que j'avais pu imaginer. Dans ma naïveté, j'imaginai des maisons qui tiennent debout, certes objets de spoliation, mais ce qui avait été spolié pouvait faire l'objet d'envie de ma part. Tandis que là, il y avait un tel état d'abandon que je disais, en écrivant à un ami, que c'était pire que des maisons bombardées parce que les maisons bombardées, on peut imaginer qu'on va les reconstruire. Et on n'imagine pas la bombe qui est tombée. Alors que dans des maisons abandonnées affaissées, effondrées, on voit comment elles sont désertées par les âmes. Il n'y a plus d'âmes, il n'y a plus d'habitants. Ils sont tous partis. Et partis vers la mort, la plupart.

MP : Est-ce qu'on peut entendre cet état d'abandon comme une traduction d'une espèce d'abandon psychique ?

JA : Oui, abandon psychique. Je ne vais pas répondre exactement à votre question. Je n'y arrive pas parce que ce que ça vient éveiller en moi une forte colère, c'est-à-dire l'inverse de l'abandon. Une réaction un peu, j'allais dire d'enfant. Je me suis dit : eh bien, ils n'ont qu'à les garder. Alors l'abandon psychique, je ne l'ai pas trouvé non plus chez des personnes comme ma grand-mère. Son psychisme était empli de nostalgie d'un objet qu'elle avait perdu. Je la prends d'ailleurs comme prototype d'autres vieilles dames que je voyais en visite chez elle. Les noms de lieux résonnaient avec une certaine poésie, et puis, c'était scandé par une plainte, comme un lamento qui venait régulièrement. Je ne dirais pas que c'était un abandon psychique. Je pense que s'il y avait eu un abandon psychique, je ne serais pas arrivée à pouvoir écrire. Parce que j'avais quelque chose à dire qui n'était pas un vide.

Maintenant, je dois vous avouer que, une fois arrivée ici, je ne sais pas comment je vais pouvoir écrire. Parce que ce qui m'a amenée à écrire, jusqu'à maintenant, c'était la douleur des grands-mères. Or, c'est comme si, même ce rêve, ou même cette habitation de l'âme avait disparu. Je me trouve un peu désemparée, parce que ce qui m'habite surtout, c'est ce que j'ai ressenti, alors non pas à Bursa, mais auprès des Arméniens que j'ai rencontrés ici. Je dirais que penser à une extermination quand on n'est pas au lieu même où elle a eu lieu, dans le territoire même où elle a eu lieu, permet une certaine distance. Évidemment, c'est là-bas. Ça s'est passé là-bas, pas chez moi, pas en France, pas à Paris. Donc je peux me situer par rapport à ça, assumer un combat ou carrément nier le passé. Mais cette fois, j'ai rencontré ici des Arméniens auxquels je me suis un peu identifiée et je me suis dit : comment pourrais-je vivre cette proximité territoriale ? Je ne sais pas répondre à cette question.

Mais ce que je sais, c'est que la langue, que je comprends un peu, c'est une langue que j'aime, puisque mes parents ont été turcophones. Ma grand-mère chantait des mélodies en turc, donc cette langue qui était pour moi pittoresque, maintenant je l'entends avec une pointe, avec un élément qui contient le meurtre. Et je comprends maintenant mieux des auteurs comme Klempere et Améry qui parlent de l'empoisonnement de la langue. C'est une expérience que je ne pouvais pas faire en France et je ne regrette pas d'être venue pour essayer de la comprendre. Comment peut-on poursuivre, donner un sens à sa vie, un espoir, combattre, espérer ? Les Arméniens que j'ai rencontrés espèrent qu'en continuant à être présents, ils pourront faire entendre leur histoire par de plus en plus de Turcs. D'ailleurs, pour l'instant, ils sont des interlocuteurs et les interlocuteurs turcs que j'ai rencontrés m'ont paru particulièrement sympathiques, intelligents, serviables, des amis quoi. Mais, d'après ce que je sais, c'est quand même une poignée de gens. Les Arméniens espèrent que leur nombre va grandir. Je le leur souhaite, mais moi, je ne ressens pas ça, je ne peux pas m'identifier à leur espoir.

MP : Dans votre dernier livre, *De la cure à l'écriture*, vous écrivez : « Traduire un trauma collectif, c'est en effet se

l'approprier en sujet, en un sujet qui dans et par une écriture dans la langue du *pays d'accueil* des rescapés, parvient à instituer son héritage en objet à aimer. Traduire son héritage au monde des *non-extérminables* d'ici, exprimer sa dette envers les survivants à la mort de là-bas, c'est pouvoir hériter d'eux et pouvoir aimer ce qu'ils ont transmis, pouvoir les aimer. » Dans ce passage, il me semble que vous décrivez un projet qui va dans la suite de l'injonction à traduire le trauma collectif, déjà mis en scène dans *La survivance*.

JA : Je pense que l'héritage, tel que je le vivais en France, avec la distance, je pouvais l'aimer et je pense que je continuerai à l'aimer puisque je vis en France. Mais ici, je sens quelque chose de tellement malheureux... de... je vais employer un mot qui ne convient pas très bien, mais, comme si cet amour était forcément masochiste. Parce que je vois bien que les gens qui sont là disent toujours : « C'est comme ça. C'est comme ça. » Or je ne peux pas aimer, moi, quand je me sens dans l'oppression. Je pense qu'ici, je ne pourrais pas écrire ces lignes-là.

MP : Il me semble que dans ces rencontres que vous avez eues, il y a toute cette difficulté de vivre, existentiellement, ontologiquement, la difficulté à supporter cet état de négationnisme, de dénégationnisme, je pense qu'il faut aller jusque là. Pourtant, dans les rencontres que vous avez eues, quelque chose s'est tissé et qui a à voir avec la pulsion de vie, avec quelque chose du côté de l'aimance.

JA : Oui, effectivement. En fait, le groupe d'Arméniens que j'ai rencontré chez Aras et Agos me rappelait ma famille. Ils ont un art de vivre, ils sont ensemble dans le travail éditorial, ils prennent un café. Il y avait dans ces deux lieux que j'ai visités une convivialité, une chaleur humaine qui me rappelaient ma famille. Mais, vous comprenez, quand je suis dans un lieu qui me rappelle ma famille, je suis une enfant. Je suis une enfant qui trouve qu'on est bien dans la famille. Ce n'est pas ça que j'appelle l'amour dans mon livre. Ce n'est pas tout à fait ça. Là, je me sens bien, je suis lovée dans ce groupe humain, comme quand j'étais enfant. Par ailleurs, chez Agos, c'était différent ; je sentais qu'ils étaient tous occupés par quelque

chose de différent – quelque chose qui est en moi également. Sauf que quand je suis en France, c'est en moi, mais je peux le négocier avec des amis français qui peuvent le comprendre, ou avec des amis juifs avec lesquels je travaille. Cette chose est échangeable. Tandis que quand je suis chez Agos, par exemple, et que je suis entourée de personnes qui ont à peu près le même passé ancestral, je ne peux pas l'échanger, parce qu'ils sont pareils à moi... ça ne peut pas circuler et on ne peut aimer que dans la circulation, pas quand on est enfermé dans le lieu. Ça ressemble trop au ghetto familial.

MP : Vous avez l'impression d'avoir été dans un ghetto ?

JA : Oui, mais il ne faut pas prendre ce que je dis pour une généralité, c'est ma position subjective. J'ai effectivement senti que j'étais avec des gens qui avaient des préoccupations analogues, parfois sur un mode plaisant, pas du tout sur un mode triste, mais avec cette similitude de destins. Dans le même lieu, je me sens enfermée. Alors que si je sens que dans le même milieu social, il y a des gens qui sont étrangers à cette histoire, avec qui je peux essayer de correspondre pour voir quelle est leur histoire à eux, pourquoi ils sont là, par exemple, comme je suis ici avec vous, à ce moment-là, il y a de l'espace, je me sens plus à l'aise. J'ai toujours été allergique à l'enfermement. C'est drôle, chez Aras, justement, je n'ai pas ressenti ça puisque j'étais chez un éditeur et que je souhaitais publier mon livre chez eux. Je ne sais pas, j'ai trouvé qu'il y avait un humour chez eux, une vitalité qui m'a plu. Chez Agos, je n'ai pas trouvé ça. Il ne faut quand même pas oublier que Agos, c'est la maison d'édition dont le patron, Hrant Dink, a été assassiné. Pour moi, c'est insupportable. Il y a donc toujours ça en arrière-fond, on est là autour d'un cadavre qui représente celui d'un million et demi d'Arméniens.

MP : J'aimerais replacer ce que vous dites dans la perspective de la publication de votre livre en turc, ce qui représente un parcours particulier. Certains de vos textes et le Journal de déportation de votre père ont été traduits en italien. Vous êtes vous-même traductrice et germaniste, spécialisée dans l'harmonisation lexicale des œuvres complètes de Freud en français, langue qui a été celle de votre propre écriture. Que

votre travail passe ici par l'italien et revienne après un long détour vers le turc, n'est-ce pas comme si, d'une certaine façon, votre père revenait à demeure ?

JA : Oui, très juste. Enfin, c'est ce que je vise. Je souhaiterais que ce petit livre collectif comprenne son manuscrit de déportation – déjà écrit en turc, puisqu'il était turcophone, et en caractères arméniens –, un texte important de son traducteur, Krikor Beledian, ainsi qu'un texte de moi et peut-être celui d'une autre analyste spécialiste des témoignages, Régine Waintrater.

Reviendrait au père, reviendrait à la langue du père, oui, j'aimerais vivre cela. Autant j'ai entendu ma grand-mère maternelle me nourrir d'évocations, involontairement, d'évocations de son pays, autant mon père ne m'a jamais parlé de ce qu'il avait vécu. Je l'entendais raconter cela, à des amis, quand j'étais enfant – j'étais censée ne pas comprendre sa langue, mais je la comprends un peu. Il faudrait donc que ces scènes très lointaines de mon enfance en somme redeviennent, se réinscrivent dans le pays qui en est coupable. J'aimerais, oui, voir ce qui va se passer, s'il se passe quelque chose. Mais vous touchez là des zones tellement inimaginables pour moi, ce serait sûrement un défi, oui. Le personnage de mon père est un personnage un peu mythique pour moi. Il ne me parlait pas beaucoup, mais il y avait dans sa langue, dans sa manière de parler, une grande détermination, une espèce de grande dignité, pas du tout, mais alors pas du tout, de plainte. Il n'y avait pas de plainte et non plus, aucune acceptation. Dans son récit, je crois qu'il y avait une constatation et j'ai cru ressentir quelque chose que j'ai senti chez mon père dans le mouvement qui s'est emparé de moi, à Bursa, lorsque je me suis dit : « Qu'est-ce que c'est que ça ? Ce qu'ils ont détruit, ils peuvent le garder ! » J'ai cru retrouver cela chez mon père, mais moins chez ma mère parce qu'elle était plus jeune. Mon père a vécu ces événements de 14 à 18 ans, ma mère n'avait que cinq ans. Donc, j'ai toujours cru voir chez mon père quelque chose de l'ordre d'un rejet violent. Dans le fond, c'est ridicule de dire qu'on rejette son bourreau, mais il n'y était pas affectivement attaché, sur un mode masochiste, sur un mode de la plainte. Il y avait une espèce de fierté rejetante,

chez lui. Ce sont sûrement des choses que l'on ressent dans l'après-coup sans trop savoir si c'est vrai, mais c'est comme ça que je le vis. Je me rappelle très bien, par exemple, quand il y avait les bombardements de la Seconde Guerre mondiale et que beaucoup de gens partaient en exode. Je me rappelle l'avoir entendu dire : « Non je préfère rester ici, j'ai déjà eu un exode, je ne repartirai pas. » Et le ici qu'il désignait était un pays français, c'était sa maison, à Paris, son lieu – « Je ne partirai pas d'ici ». Je sentais dans ses paroles que le premier exode qu'il avait subi, il le rejetait.

MP : Ce que vous dites me fait entendre, d'une façon différente, le Journal de votre père, c'est-à-dire quand vous parlez du rejet violent ou de ce refus catégorique, lapidaire, cinglant de la destruction. Je réentends, passez-moi l'expression, le Journal comme un « Avançons ! » Le côté qui paraît parfois presque sec, presque tranchant, coupant, a quelque chose de « Avançons, coûte que coûte ! » Par association, votre travail, le retour de ce texte en Turquie, me fait penser à ce travail déjà chez votre père, ce que Freud appelait le *Kulturarbeit*, c'est-à-dire un travail de culture à tout prix.

JA : Oui, je vous remercie, parce que je disais « rejet », mais je ne savais pas comment dire. Ce n'est pas du rejet, on ne peut pas rejeter celui qui vous a déjà rejeté, ou meurtri, ou tué. Mais c'est effectivement « Avançons ! », oui. C'est « Avançons ! »... J'aurais envie de dire « Créons, créons du nouveau ! ». Ce sont des choses qui m'ont été inconsciemment transmises : mes parents ne me disaient pas ça sous forme de prescription morale. Mais il fallait ne plus regarder ce lieu invraisemblable. C'est, je crois, ce que j'ai ressenti à Bursa. C'est très étrange de voir comment les choses s'inscrivent inconsciemment en vous. C'est « Avançons ! », oui. Sauf que je ne sais pas comment moi, je vais avancer maintenant. Je ne sais pas très bien, mais j'ai revécu cet « Avançons ! »-là, oui. Il y avait ça chez mon père, oui. Et dans son manuscrit, c'est évident. On me dit parfois, comme vous avez dit tout à l'heure, que c'est un récit sec, mais en fait, il y a pas mal d'affects, il faut savoir les dénicher. Chaque fois que la figure de sa mère apparaît, il y a de l'affect, mais de façon très discrète. Je disais souvent que c'est : « Avançons ! », c'est-à-dire, ne perdons pas notre

temps à nous occuper du bourreau : ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il faut trouver comment faire pour vivre. Il y a chez lui une capacité à bien fixer la seule voie possible qui permette encore de la vie et que je trouve d'une très grande intelligence. Bon, de toute façon, c'est curieux de découvrir son père dans son manuscrit. Enfin on le découvre, mais sans le découvrir, c'est-à-dire que ce que j'ai découvert en le lisant – puisqu'il ne m'en avait jamais parlé –, quand je l'ai fait traduire, me semblait tout à fait conforme au personnage avec qui j'ai vécu, sans les mots, mais dans les gestes, dans leur retranchement. Oui, effectivement.

MP : En vous entendant dire « Ne perdons pas de temps à nous occuper du bourreau », j'ai pensé à quel point, c'était une remarque essentielle pour la clinique des gens qui ont vécu des génocides ou qui ont subi la torture, des gens dont je m'occupe quotidiennement, qui m'apprennent beaucoup sur l'humain et le déshumain. Cette idée de ne pas rester pris dans la négation à laquelle souhaite m'astreindre le bourreau.

JA : C'est ce qui est difficile quand on vit dans le pays en question parce que malgré tout, la discrimination existe, malgré tout, la politique de l'État existe. Il faut donc aller ailleurs. Mais aller ailleurs... Je ne peux pas dire aux amis que j'ai rencontrés : « Vous feriez bien de partir », parce qu'où partiraient-ils ? Parce que la France qui a accueilli, entre guillemets, mes parents n'est plus la même actuellement. Il y a un manque de travail, le chômage. La laïcité d'autrefois est en train de battre de l'aile. Je ne peux donc pas leur dire : « Partez ! » J'estime avoir eu beaucoup de chance. Je pense que mes parents, et ensuite moi, nous avons bénéficié de certaines institutions démocratiques en France, d'une certaine ouverture, malgré le fait que les premiers Arméniens, les premiers arrivants étaient traités de sales étrangers. Mais avec la persévérance qu'ont en général les Arméniens, la persévérance au travail, et leur capacité de s'adapter à l'autre, leur situation s'est complètement améliorée. Je n'ai jamais ressenti, moi, de xénophobie en France. Dans ma vie personnelle, je n'ai jamais senti cela. Ça tient aussi au lieu où je vivais. J'ai senti souvent une très grande indifférence, et parfois une curiosité très intéressée et bienveillante. Je ne vais pas entrer dans les

détails, ce n'est pas le moment, mais l'accueil du premier texte que j'avais écrit en 1975 en fait foi. Je l'avais envoyé aux *Temps modernes*, alors que je n'étais pas universitaire, et Simone de Beauvoir l'a accepté. Je lui avais envoyé une lettre, comme me l'avait conseillé Anahid Ter Minassian.

Plus tard, dans un autre contexte, je m'intéressais beaucoup à la langue de Freud. J'ai rencontré Pierre Cotet, un collègue qui le traduisait avec son ami d'enfance André Bourguignon. J'ai demandé à aller les écouter une fois en disant que j'aimais beaucoup lire Freud dans la langue originale et que je faisais un travail analytique ; ils m'ont dit de revenir la semaine suivante. Jamais je n'aurais osé leur demander ça.

Quand j'ai publié le livre collectif autour du manuscrit de mon père, c'est l'éditeur, Michel Prigent, qui voyant le manuscrit, m'a dit : « Mais il faut faire passer l'émotion ! » Il a voulu inclure dans le livre le fac-similé que personne ne comprend, mais c'est un objet très original.

J'ai rencontré cela, en France, dans une certaine France où je me sens bien, mais sans illusion, évidemment.

MP : D'une part l'ailleurs, d'autre part – ce à quoi vous revenez dans plusieurs de vos livres –, la nécessité d'un tiers. Il me semble que ce que vous nommez là, avec les éditeurs, avec la traduction, c'est toujours un tiers qui vient faire barrage contre l'agglutination mortifère.

JA : Tout à fait. Pour le dire schématiquement, ce serait un tiers qui, au départ, serait étranger à mon histoire, mais qui saurait l'écouter et qui saurait l'écouter à partir, sans doute, d'éléments de sa propre histoire qui le rende sensible à la mienne. À ce moment-là, il se crée un mouvement de grande réconciliation avec la vie. Si l'autre étranger me comprend, alors qu'il ne vient pas d'un génocide nécessairement, mais d'autres circonstances de famille sinistrée, alors la vie est belle, la vie est belle. Il faut un tiers, oui. Alors, où est-ce que les Arméniens de Turquie peuvent trouver un tiers ? Je ne sais pas. C'est comme au Rwanda.



MP : Est-ce qu'on ne pourrait pas penser que la traduction du Journal et des textes l'accompagnant en turc constitueraient une sorte de tiers ?

JA : De tiers pour eux ? Vous me demandez là de changer de lieu, de changer de position, de me mettre 180 degrés dans l'autre sens. Je ne sais pas, je ne peux pas vous dire. Ce qui pourrait constituer un tiers, ce serait peut-être la langue analytique. Dans le livre autour du manuscrit de mon père, il y a plusieurs textes : celui, très riche, du traducteur Krikor Beledian, qui parle de témoignages analogues ; celui de Régine Weintrater, qui porte un regard très intéressant sur le manuscrit en question ; et le mien, en partie autobiographique, mais en partie aussi où je développe une certaine théorie. Et peut-être que ça, effectivement, ça peut introduire de la distance et du tiers, oui, c'est-à-dire ce qui vient de l'Occident. Le travail analytique, ça vient de l'Occident.

MP : Vous rejoignez en fait une réflexion de Derrida qui, parlant de Robinson Crusoe, mentionne que l'autobiographie est toujours déjà une hétérobiographie, au sens où il y a toujours de l'altérité, de l'autre, qui s'inscrit dans ce processus. Le Journal de votre père et votre mode d'écriture me semblent toujours faire appel à l'autre, non seulement l'autre en vous, mais aussi l'autre de plusieurs écrivains, arméniens ou autres. Il y a donc toujours la convocation d'un autre, d'un tiers. Quelque chose se déplace constamment et fait en sorte que tout en étant dans le chez-soi, on est toujours aussi dans le déplacement, dans la métaphore, dans la métonymie, dans quelque chose qui rappelle que le chez-soi implique nécessairement de l'ailleurs.

JA : Ça me rappelle que quand j'étais chez Aras, j'ai osé dire quelque chose qu'ils ont très bien accepté. J'ai dit : « J'ai toujours pensé que pour être Arménien, il faut d'abord être Français. » Ils ont dit : « Il faut noter cette phrase. » Vous savez que le titre de mon premier livre, qui recueille les différents articles que j'ai écrits aux *Temps modernes*, s'intitule « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* ». C'est un vers de *Nicomède*, de Corneille. Je ne sais pas d'où m'est venue cette idée. J'ai toujours pensé qu'il faut passer par l'autre pour

dire sa propre histoire. Lorsque j'ai voulu trouver un titre à mon livre, je savais qu'il y avait dans la pièce *Nicomède*, une princesse d'Arménie, j'ai trouvé ça amusant parce que moi, je ne sais pas ce que c'est qu'une princesse d'Arménie. Je viens d'une famille qui n'a pas pu aller à l'école, qui connaît peu sa culture sur le plan des livres. Alors j'ai été voir dans Corneille ce que disait de la princesse arménienne. Et elle dit ces paroles extraordinaires :

Je ne veux point régner sur votre Bithynie :
Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie.

Alors, s'il n'y a pas une plus belle chose pour dire qu'on aime le lieu d'où l'on vient... C'est magnifique. Or, c'est Corneille qui l'a dit. Bon, ça a toujours été comme ça chez moi, de passer par l'autre. Mon premier texte, intitulé *Comment peut-on être Arménien?*, s'inspirait de Montesquieu *Comment peut-on être Persan?* J'aurais envie de dire : l'autre est toujours un objet à découvrir, un objet à aimer, un objet intéressant. Le chez-soi – c'est là peut-être mon côté de fille arménienne ingrate –, c'est un peu enfermant.

MP : Est-ce que ce n'est pas quelque chose que vous avez découvert, peut-être pas seulement dans cette expérience, mais dans votre propre expérience analytique ? L'adresse à l'autre !

JA : Oui. J'intéresse parfois les analystes en disant que lorsqu'on vient d'un tel passé ancestral par la famille, ce qui s'est imposé, c'est la possibilité de choisir, d'imaginer, de fantasmer, que l'analyste est a priori étranger à tout ça, qu'il ne comprend rien, a priori. Je pense que le travail analytique est fécond – encore une fois c'est ma position – lorsqu'on fantasme au début que l'analyste ne comprend rien, qu'il ne connaît rien de tout ça, et que néanmoins – c'est exactement ce que je disais pour l'autre étranger dans la vie normale –, et que néanmoins, il comprend. Pour que le miracle, le bienfait de l'incompréhension de l'autre s'opère, il faut qu'au départ, je l' imagine insensible. Et à ce moment-là, de la vie jaillit. C'est à partir de ce fantasme que l'autre serait insensible que jaillit au contraire le miracle que l'autre comprend. À ce moment-là, ce

qui jaillit, c'est la circulation. C'est comme ça que je conçois le travail analytique fécond, oui. Alors que si j'imagine qu'il est comme moi, Juif, Arménien ou Dieu sait quoi du même genre, alors ça non, on se retrouve encore dans le chez-soi.

MP : Pourriez-vous préciser ce que vous entendez par le terme *insensible* ?

JA : Insensible, c'est-à-dire ne comprenant pas l'enjeu, la souffrance, restant cantonné dans les prescriptions de l'analyse classique. Enfin, je ne sais pas. Moi, quand je rencontre des analystes qui sont fixés sur la métapsychologie et qui ne semblent pas préoccupés de l'histoire du monde, ils sont sans doute honnêtes dans leur travail, mais je les trouve insensibles. J'ai eu la chance, dans mon parcours analytique, de rencontrer des analystes qui entendaient ce que je pouvais dire, non pas de l'histoire des Arméniens, du génocide, mais de ce qui se passait en famille parce que dans la famille, il n'y avait pas beaucoup de respiration, il n'y avait pas beaucoup de poésie. Il y avait l'acharnement au travail, un acharnement pour colmater quelque chose. Il y avait ça chez ma mère.

MP : Donc l'oreille de l'autre pour entendre la rumeur du monde. Il me semble que ce que vous convoquez là, c'est la nécessité que sur la scène analytique, se joue nécessairement quelque chose de du politique.

JA : Évidemment, mais le politique n'est pas convoqué dans les termes du politique, il est convoqué indirectement. Je crois que c'est cela qui crée un malentendu. Par exemple, on dit que l'analyste doit connaître l'histoire de l'analysant, sinon ça ne marche pas. Ce n'est pas vrai. Il doit connaître comment cette histoire endommage le psychique. C'est-à-dire c'est une connaissance psychique indirecte. Parce que c'est quand même dans le psychique que le travail se fait.

L'endommagement... Quand je dis que dans les familles de survivants, il n'y a pas beaucoup de tendresse, il n'y a pas de respiration... Si l'analyste n'a pas réfléchi aux événements politiques, aux persécutions qui créent cette situation, il peut penser que la mère n'aime pas son enfant alors que ce n'est

pas de cela qu'il s'agit. Ce n'est pas qu'elle ne l'aime pas, elle est empêchée dans l'expression des affects parce qu'elle a autre chose à faire. C'est donc totalement ridicule de dire qu'on est devant une mère qui n'aime pas ... Il n'y a pas d'amour parce qu'il n'y a pas d'objet. L'autre n'existe pas vraiment, l'enfant est là pour défier la mort. Ce n'est pas qu'elle n'aime pas son enfant ; elle ne l'aime pas en tant qu'objet séparé.

MP : Quand le psychisme a été effracté à ce point, il y a le corps, mais il y a aussi le psychisme qui a été fracturé, déconstruit, pour lequel la reconstruction sera très lente. Bien sûr, ce qu'il s'agit d'entendre, ce n'est pas le politique ou la politique dans les termes du politique comme vous le dites très bien, mais quelque chose de ce qui fait lien, qui permet de traverser les traumatismes, qui permet la *vivance*. C'est ça qui est touché et qui doit être lentement, avec beaucoup de rigueur et en même temps beaucoup d'espace, être entendu.

JA : D'ailleurs, il y a dans ce que transmettent les survivants, une sagesse concernant la vie. On ne va pas perdre son temps. Il y a une espèce de savoir implicite sur l'essentiel des choses à conserver. Par exemple, quand je dis qu'il n'y a pas beaucoup de tendresse à l'égard de l'enfant, c'est parce que la tendresse demande du temps : il faut avoir le temps de le regarder, de le regarder jouer. Par contre, on va faire en sorte qu'il n'ait pas froid, qu'il ait un toit, qu'il ait de la nourriture. C'est un rapport à l'urgence. Or le rapport à l'urgence est un rapport intelligent. Ça me fait penser à la pulsion anarchiste dont parle Nathalie Zaltzman, quand elle dit que la première qualité, c'est de voir tout de suite où il y a de la mort, de ne pas s'illusionner. À cet égard, je trouve que les survivants sont beaucoup plus perspicaces que les gens qui n'ont pas connu de destruction et qui peuvent s'illusionner, ce que je vois assez souvent chez certains de mes amis ou collègues. Ils semblent penser, entre guillemets, que les méchants n'existent pas beaucoup. Ce n'est pas vrai.

MP : Pourtant, ils existent et existent malheureusement trop nombreux, faisant preuve d'une cruauté parfois presque infinie.

Je voudrais, pour terminer cette entrevue, vous demander, étant donné la marche actuelle du monde, étant donné la nécessité du tiers, la nécessité d'une instance qui permette de se reconfigurer psychiquement, de prendre le temps, ce qui est si important pour se remettre à flots, est-ce qu'il n'y a pas là un danger, avec cette rapidité parfois difficile à suivre et la mutation de la fonction de l'État, qui devient dans le néolibéralisme un relais des entreprises, est-ce qu'il n'y a pas là pour ces survivants une difficulté supplémentaire ?

JA : Je suis plutôt pessimiste et vous ne devriez pas faire l'entretien avec moi. Parce que j'ai souvent dit que pour faire une élaboration du trauma, il faut s'étayer sur la culture de l'autre. Ce à quoi nous assistons, c'est à la disparition de la culture. Il faut pouvoir acquérir la langue de la culture de l'autre, comme je donnais l'exemple à propos de Corneille, pour pouvoir s'étayer sur cette culture, acquérir cette autre langue, et à l'aide de cette autre langue, exprimer sa propre histoire, donc le scandale de sa propre histoire. Or nous vivons une époque où les différenciations disparaissent, s'annihilent puisque, comme vous le dites, dans le néolibéralisme, ce qui prime, c'est le profit et surtout, la rapidité. Acquérir la culture de l'autre nécessite du temps. Quelques îlots existent heureusement encore, et ceux qui sont optimistes pensent que ces îlots vont devenir de plus en plus nombreux. Moi, je ne sais pas. Le monde de la pensée et de la culture est, à mon avis, un peu en perte de vitesse. Je ne suis pas optimiste, pourtant, je ne peux que continuer mon chemin. D'ailleurs, les gens que je rencontre sont forcément du même bord que moi, mais je pense que le monde environnant tend à écraser les cultures. Pour ma part, j'ai eu beaucoup de plaisir à acquérir la culture française, à tout point de vue, aussi bien les chansons de Georges Brassens que la poésie de Corneille ou de Racine.

L'acquisition du tiers est indispensable. C'est parce que le tiers était absent que le bourreau a pu exterminer tranquillement. C'est à cet endroit-là que le politique intervient car les vrais coupables ne sont peut-être pas les bourreaux eux-mêmes, mais ceux qui laissent faire. Et là, on touche un point très délicat parce qu'il est incontestable que tous les pays d'accueil

sont en général des pays qui ont été indirectement complices d'un laisser-faire. D'où la négociation des enfants de survivants qui doivent dans un premier temps, peut-être, imaginer de façon illusoire que le pays d'accueil est indemne de toute complicité, et après cette illusion nécessaire, pouvoir élaborer une position subjective en se désillusionnant. Mais, malgré tout, ces pays-là permettent l'illusion alors que, quand on est en Turquie, il n'y a pas d'illusion possible. Ce qui est possible, c'est de rencontrer des partenaires turcs avec lesquels on peut dialoguer. Ça oui. C'est également très émouvant. Moi, j'en ai rencontrés. Être turc, être Arménien, les êtres humains sont tous semblables, ont des traits communs, c'est même un vrai plaisir de parler avec eux. Mais ce qu'on sent qui s'exprime de l'état ambiant ne permet pas l'illusion à mon avis. Il n'y a qu'à voir ce qui s'est passé au mois de juin à la place Gezi. Mais je ne sais pas si je dois dire des choses comme ça.

MP : En tout cas, elles auront été entendues.

Ce livre, *Alors la vie est belle*, a été imprimé
par les presses numériques de Jimmy Machado,
UCC Press, le 11 mars 2016,
pour le compte des éditions TAMAM
en collaboration avec ROBAA (*Roads of Bones and Ashes*)
et avec le support de la Chaire Oppenheimer en droit
international public de l'Université McGill.

L'édition originale et unique comprend en tout
100 exemplaires : 80 numérotés de 1 à 80,
et 20 hors commerce numérotés de HC-1 à H-20.

Exemplaire n°

